

Leonora Miano

Afropéan soul et
autres nouvelles

Fkmmation - 2008

166, rue de C.

Vous ne connaissez pas cette rue. Seuls ceux qui y vivent la connaissent. Ce n'est pas l'avenue célèbre, emblème de la cité, avec son arc de triomphe. Cette rue ne s'achète pas au Monopoly. Elle n'est rien. Pourtant, elle existe. Quelque part entre la rue de Flandres et le canal de l'Ourcq. C'est une artère désolée, comme la ville en compte de nombreuses. Au 166, il y a une immense porte métallique. Elle est peinte de noir, comme pour tenir les curieux à distance. Ceux qui voudraient faire connaissance. Vous n'auriez pas le droit de vous arrêter trop longtemps devant. C'est interdit. Vous ne le sauriez pas si vous y alliez, mais de l'intérieur, une caméra observe les mouvements de la rue. On vous épie. Pourtant, ce n'est pas exactement un quartier de haute sécurité. Le bâtiment n'abrite ni l'armée, ni les services secrets, ni une grande banque. Ce n'est qu'un lieu de transit. Derrière la porte métallique, il y a un autre monde. Vous le subodorez¹, sans le savoir vraiment. Il vous apparaît parfois, bien qu'un peu obscurément, lorsqu'une malheureuse étend la main sous vos yeux. Elle dit : « Une pièce pour manger, s'il vous plaît. » Vous détournez le regard. Ce n'est pas un reproche. Cela m'arrive aussi. Elles sont légion, et nous avons si peu de pièces. Vous ne savez pas ce qu'elle fait de ses journées. Vous ne la

1. Vous le subodorez : vous le devinez, vous le pressentez.

voyez pas se hâter le soir, pour passer à temps la porte noire. Il y a des heures autorisées. Une sorte de couvre-feu. Certains habitants de ce pays vivent un tumulte sans trêve. Ils voudraient bien porter le joli nom de *citoyens*. Ils ne remplissent pas les conditions requises.

Le 166, rue de C. reçoit des marginales. La question de la citoyenneté, lorsqu'elles passent la porte noire, ne les préoccupe pas. Elles se demandent seulement ce qu'elles vont devenir. Le 166 n'est pas une maison. Pas non plus un hôtel. C'est, cependant, le seul abri qu'elles aient. Un *centre d'hébergement d'urgence*. Elles y sont reçues dans la précipitation. Pour une brève durée. C'est provisoire. Ensuite, elles font comme elles peuvent. Elles vont où on leur dit. Quelquefois, nulle part. Juste dehors. Parce que d'autres urgences frappent à la porte noire, et qu'il y a peu de places. Vous vous demandez qui je suis, comment je sais cela. Mon nom est Louise, Laurence, peut-être Magali. Je suis n'importe qui. Moi aussi, j'ai dû passer la porte. C'est comme cela que je les ai vues. Celles dont vous apercevez parfois la silhouette. Mon histoire est banale. C'est la leur. L'existence chaotique de celles qui, à un moment donné, sans s'en rendre compte, ont marché hors des clous¹. Surprises par les dangers abondant le long de la zone interdite, elles sont tombées. Le 166 et sa porte noire leur ont parfois permis de ne pas s'écraser. Pour moi, ils furent ce recours inattendu. La planche rugueuse de mon salut. Il devait y avoir encore bien des stations sur mon chemin de croix², mais je suis là. Je vis. J'ai toute ma tête. Je suis

1. *Hors des clous* : les clous désignent les passages protégés pour piétons (terme sorti de l'usage) ; marcher hors des clous signifie donc s'engager sur des chemins dangereux.

2. *Chemin de croix* : chemin suivi par Jésus, portant sur son dos la croix sur laquelle il fut crucifié, sur le mont Golgotha ; au sens figuré, un chemin de croix désigne une épreuve longue et douloureuse. Les *stations* désignent chacun des arrêts de Jésus pendant son chemin de croix ; ici, chacune des épreuves endurées.

une citoyenne. Il y a des années que je ne suis pas passée rue de C., entre la rue de Flandres et le canal de l'Ourcq. Pourtant, il est des soirs comme celui-ci, où des souvenirs acides m'assaillent. Je revois toutes ces femmes. Leur prénom, leur visage, des bribes de leur histoire me reviennent. Je pleure doucement. En dedans seulement, pour qu'on ne me demande pas d'en parler. Les mots ne viendraient pas. Ils diraient, si je les trouvais, qu'en dépit des apparences, je ne suis pas comme vous. Pour moi, l'exclusion n'est pas ce mot qu'emploient les journalistes. Il ne s'agit pas d'une notion indéfinie, d'un mal abstrait, ne frappant qu'une catégorie d'individus.

L'exclusion, ce sont ces visages, ces voix, la fureur inconnue que dissimule une porte noire, à l'intérieur de la ville. Ce soir, je n'aurai pas les mots de la conversation, pour vous dire les innombrables qui m'accompagnent. Où que j'aille. Elles sont avec moi, en moi. Nous nous confondons inlassablement, et il arrive que je ne sache pas, lorsque je me parle à moi-même, si c'est leur voix ou la mienne que j'entends. Elles tiennent entre vous et moi la porte noire qui les cache à la rue. Elles sont un lourd secret, comme le terme d'une initiation. Quelque chose qui vous enseigne à vivre, en vous rappelant constamment combien nous sommes fragiles. Nous tous, les humains. Combien nous nous devons, les uns aux autres, la plus grande attention. La peau des femmes du 166 a toutes les nuances. Le malheur ignore la discrimination. Il ne prend pas toujours la peine de vous donner rendez-vous, et se rit des origines. Aussi, les figures dont nous n'allons pas tranquillement converser n'auront-elles que des prénoms. Je vous ouvrirai un instant la porte sombre de cette mémoire vive, et vous laisserai ensuite à votre existence. Qu'elle soit paisible. Que la terre des vivants jamais ne vous soit trop aride. Demain sera un autre jour. Je ne dirai plus rien, et vous ne connaîtrez pas cette adresse : 166, rue de C. Personne ne la connaît. Ceux qui habitent la rue passent très vite devant. Ils savent qu'on y héberge en urgence, les accidentées de la zone interdite. Certains n'aiment pas beaucoup

ça. Ces vies hachurées¹, tout près de la crèche de leurs enfants, près de l'église, près du petit pont enjambant le canal. La plupart ne disent rien. Ne veulent ni voir, ni savoir. Ils passent en hâte.
85 Ces femmes pourraient bien entrer en eux, comme elles vinrent en moi. Elles seraient là, indéfiniment.

I

Il est tard. Dans la chambre aux lits superposés, personne ne dort. Nous sommes six femmes. Deux d'entre nous ont des bébés. Ils sont couchés dans des lits à barreaux. Ils s'agitent, gémissent, 90 ne dorment pas tout à fait, eux non plus. Nous partageons deux armoires. Elles ne ferment pas à clé. La fenêtre à barreaux donne sur une cour qu'encerclent des bâtiments de pierre. Des femmes s'y trouvent encore, peu désireuses de regagner des chambres sans intimité. Elles parlent à voix haute, comme souvent les filles d'ici. 95 Elles ont omis d'apprendre les bonnes manières. Par ailleurs, elles ont besoin que leur présence ne soit pas ignorée. Elles se font remarquer, même malgré elles. Elles sont bruyantes. Cette nuit, elles tentent de consoler Amélie. Elle sort de prison. Elle y a passé des années. Nul ne cherche à savoir pourquoi. Ce n'est pas la 100 peine. Nous avons toutes fait quelque chose. Nous avons toutes failli². Autrement, il ne nous aurait pas fallu passer la porte noire du 166, décliner notre identité, raconter une énième fois l'histoire justifiant que la société dépense quelques euros pour nous offrir un lit. Nous sommes les vilaines filles. Les inadaptées, les ingé- 105 rables, les écorchées, les enragées, les extravagantes³. Nous avons

1. *Hachurées* : pleines de hachures ; le mot est ici employé au sens figuré et signifie « pleines de blessures ».

2. *Failli* : commis des fautes.

3. *Les extravagantes* : au sens premier, celles qui sont sorties du chemin habituel.

mauvais genre. Nous n'avons pas su laisser le monde raboter nos aspérités. 72

J'ai vu Amélie tout à l'heure. Elle est arrivée cet après-midi. Elle était attendue. Je lui ai trouvé le visage dur, une curieuse 110 allure de petit homme, avec ses cheveux courts, son jean à la coupe droite. Cette nuit, elle pleure dans la cour. Ses sanglots sont des hurlements d'animal blessé. Il n'y a pas de dures à cuire, au 166. Ce n'est qu'une apparence. Ce regard courroucé que nous avons souvent est la cloison derrière laquelle nous cachons 115 nos blessures et nos craintes. Amélie pleure, comme sans doute jamais dans sa prison. Elle a des enfants. Placés quelque part. Elle voudrait les revoir. Mais que leur a-t-on dit ? Ils pensent sûrement qu'elle ne les aime plus, qu'elle est mauvaise. Peut-être qu'ils ne veulent plus d'elle. On ne dit jamais que les gens changent, 120 qu'une faute commise n'est pas forcément réitérée¹. Les adultes ne le croient pas, qui voient dans le casier judiciaire la marque d'une faute indélébile. Alors, que peuvent penser les enfants ? Amélie pleure. Elle a des frères, une mère encore en vie. Personne n'a voulu l'accueillir, pour voir qu'elle n'était plus celle d'avant. 125 Ils n'ont pas voulu lui parler au téléphone. Ils ne sauront jamais. Le 166 ne la gardera que huit jours. La priorité est donnée à celles qui ont des enfants. Elle en a, mais ce n'est pas pareil. Ils ne sont plus à elle.

Les voix qui lui répondent, tentant d'apaiser son chagrin, 130 sont éraillées², rauques, un peu cassées. Elles cherchent au fond d'elles-mêmes la douceur qu'elles ne s'autorisent plus depuis bien longtemps. Elles cherchent les mots, pour dire que ça va s'arranger, qu'il faut être patiente. Elles ne savent pas si elles y croient, mais elles aimeraient bien. Ce n'est pas vraiment à Amélie 135 qu'elles s'adressent. Chacune essaie de se donner du courage. Je les entends depuis la chambre. Je ne bouge pas, ne cherche pas

1. *Réitérée* : commise à nouveau.

2. *Éraillées* : rendues rauques, comme enrôuées.

Morphée¹ qui me refuserait encore ses bras. Tout se mérite, et seul le juste a droit au sommeil. Dans le couloir, Farida et Sacha se disputent. Elles s'accusent mutuellement du vol d'un jean de 140 marque. Il n'était à aucune des deux, mais elles se menacent de mort pour le récupérer. Leur échange n'a pas de sens. Pourtant, elles le poursuivent dans un acharnement si désespéré qu'il ne peut être question d'un pantalon. Comme toutes les femmes du 166, elles emploient un mot pour un autre. La parole n'est jamais 145 ce qu'elle semble. Tout à coup, la porte d'entrée claque. Un long tremblement l'ébranle. On la croirait lourde, cette porte blindée, à même de supporter n'importe quel choc. Les voix se taisent. Dans la cour et dans le couloir. D'autres prennent le relais. Celles du personnel du centre, peu nombreux à cette heure.

150 Une femme vient d'entrer. Elle crie. C'est habituel ici, mais quelque chose dans ce cri me pousse à me lever. Je traverse le couloir que Farida et Sacha ont déjà déserté. Appelées elles aussi, elles se sont précipitées. Nous nous croisons en haut des marches de l'escalier, d'où nous entendons distinctement la nouvelle 155 venue. Nous ne saurons son nom que demain. Cette nuit, nous la voyons seulement. Elle porte une chemise de nuit blanche et des pantoufles. Ses bras mal assurés tiennent un nouveau-né dodu. Elle tremble de la tête aux pieds. Ses yeux ne discernent rien. Elle tend l'enfant à celles qui l'entourent. Elle dit : « Débarrassez-moi 160 de ce bébé. » Elle dit encore : « Qui veut un bébé ? Qui veut un bébé ? » Sa voix supplie et ordonne à la fois. Une femme s'approche. Elle s'appelle Rose. Elle a cinq enfants, dont deux adolescents. Elle a fui un mari violent. Elle en avait si peur qu'elle a quitté les Antilles, pour mettre le plus de distance possible entre 165 eux. Rose prend le bébé dans ses bras. Une des employées du centre vient lui chuchoter quelques mots. Ces situations ne sont pas prévues. Le personnel ne peut garder un nouveau-né à l'ac-

1. Morphée, fils de la Nuit et du Sommeil, est le dieu des rêves dans la mythologie grecque ; « être dans les bras de Morphée » signifie « dormir ».

cueil. Rose dit qu'elle s'en chargera. Elle le remettra demain à la directrice de la crèche.

170 Il y a une crèche dans le centre. Pour que les mamans se reposent. Pour qu'elles puissent aller faire des démarches administratives, chercher un emploi. Pour qu'on vérifie qu'elles sont de bonnes mères. Les enfants sont auscultés, les bleus minutieusement recherchés. Leur comportement fait l'objet d'études, d'ana- 175 lyses poussées. Nous sommes de vilaines filles. Des asociales, potentiellement dangereuses. Nous toutes, qui observons la scène sans un mot. Demain, nous saurons que la nouvelle s'appelle Eugénie. Nous comprendrons qu'elle est fatiguée. Très fatiguée. Elle a un autre enfant. Un fils. Son mari ne voulait pas d'une 180 fille. Il ne l'aide pas. Avec les deux petits, elle est épuisée. Ils se sont disputés, cette nuit. Il l'a battue. Les voisins ont appelé la police, qui l'a conduite ici. L'époux a gardé son fils. Eugénie craque. Elle aime sa fille. Deux jours après son arrivée, elle la réclame. On ne la lui rend pas. Elle est fragile. Imprévisible. Elle 185 pourrait bien recommencer. Se désunir une fois de plus. Perdre la tête. D'ailleurs, pendant deux jours, elle ne s'est pas souciée de l'enfant. La petite est placée en pouponnière¹. Eugénie ne peut encore lui rendre visite. Il est trop tôt. Elle ne comprend pas, devient une furie. Elle cherche la bagarre. Elle injurie, elle 190 menace. Le personnel. Les autres femmes. Elle est envoyée en maison de repos. Nous ne savons plus rien d'elle.

II

Parfois, je m'assieds dans cette pièce, au premier étage de la bâtisse. Ils l'appellent *le salon*. Quelques chaises en bois sont alignées le long des murs. Une grande fenêtre à barreaux donne sur

1. *Pouponnière* : crèche.

195 la rue de C. On ne peut pas vraiment se pencher pour voir. Toutes
 les fenêtres ont des barreaux d'acier. Pour éviter les suicides. Pour
 éviter qu'une femme en défenestre une autre. Je viens ici l'après-
 midi, quand les autres prennent la petite collation¹ qu'on nous
 sert à cette heure. Beaucoup sortent ensuite. Elles marchent dans
 200 la ville, où elles côtoient la norme. Certaines arrivent à s'y fondre
 un instant, parce qu'elles ont trouvé un petit emploi. Quelques
 heures de ménage. Une place de serveuse. Une situation qui leur
 permet de parler à des gens. Ce n'est que la nuit, quand elles
 reviennent ici, qu'elles se confrontent à leur condition. On ne
 205 leur a pas encore trouvé de logement. Les hôtels sociaux sont
 bondés. Elles n'ont pas de caution solidaire², pour louer un stu-
 dio. Elles gagnent trop mal leur vie, pour rassurer les proprié-
 taires. Elles sont encore ici. La nuit, elles ne dorment pas. Elles
 s'adressent des reproches silencieux, qui claquent au fond de leur
 210 crâne surchauffé, comme un *rimshot*³ lancinant. Ça s'appelle une
 migraine, et ça n'a pas de fin.

Tous les après-midi, Maya est dans le *salon*. Étendue à même
 le sol froid. Elle ne goûte pas le confort des lits. Il y a trop long-
 temps qu'elle ne connaît que les cartons posés sur le trottoir. Les
 215 matelas sont trop mous. Ils sont comme cette vie normale qui ne
 l'attire pas. Elle passe souvent la porte noire. Puis elle retourne
 dans la rue. C'est là qu'elle habite. C'est son univers. Elle se lève
 parfois pour aller aux toilettes. Elle ne s'assied pas sur la lunette.
 Elle urine debout, les jambes écartées, légèrement fléchies. Elle
 220 se recouche ensuite, et se réveille à la nuit tombée. Maya est une
 chauve-souris. Elle a ses heures, qui ne sont pas les nôtres. Elle
 sort la nuit, après le couvre-feu⁴. On la laisse faire. La société ne
 la rattrapera pas. Il est trop tard. Elle a trente ans, et quinze ans

1. **Collation** : repas léger.
 2. **Caution solidaire** : personne qui se porte garante pour une autre.
 3. Coup de baguette tapé à plat, sur le bord de la caisse claire d'une batterie.
 (NdA)
 4. **Couvre-feu** : heure à partir de laquelle toute circulation est interdite.

76

de rue. Très étrangement, elle parle un français châtié¹. Celui des
 225 fillettes en robes à smocks². Celui des vieilles familles. Elle ne
 raconte jamais sa vie d'avant. Ce n'est plus sa vie. Quand elle
 a besoin d'argent, elle hèle les passants. Elle leur propose une
 fellation³. Ils se détournent. Ils hâtent le pas. Elle hurle. Dit que
 la pute, ce n'est pas elle. Elle ne se lève pas tous les matins, pour
 230 aller exercer un emploi qu'elle n'aime pas. Elle ne se vend pas.
 Elle ne se soumet pas. Elle est libre. Son corps lui appartient. Ce
 n'est pas parce qu'elle le loue qu'elle n'est rien. «Au contraire!
 Au contraire! Bande de cons!» C'est ce qu'elle dit.

Sophie vient aussi. Elle ne reste pas longtemps dans le *salon*.
 235 Elle s'approche du téléviseur fixé en hauteur, sur le mur du fond.
 Elle change fébrilement de chaîne, puis elle soupire. «Y a jamais
 rien de bien, là-dedans. C'est pour nous rendre idiotes, qu'ils
 nous ont mis une télé. Tu peux me dire ce qu'on en a à faire?»
 Elle parle sans me regarder. Elle parlerait, même si je n'étais pas
 240 là. Elle s'accroche aux barreaux de la fenêtre pour voir la rue. Elle
 ne la voit pas. Elle s'assied sur une chaise, ramasse ses jambes
 sous elle. Elle les enserme de ses bras, jette alentour des regards
 inquiets. Sophie se sent traquée. Suivie en permanence. Elle a
 peur des enfants. Dès qu'il y en a un dans la pièce, elle se met à
 245 crier : «Ne me touche pas!» Elle se cache les yeux, en appliquant
 fermement la paume de ses mains dessus. Tout est dangereux. La
 vie est épineuse. Trop dure. Elle a peur. Dans la poche intérieure
 de sa parka, elle cache une canette de bière. L'alcool est interdit,
 derrière la porte noire. Ça lui est égal. Elle fait sauter le petit oper-
 250 cule⁴, introduit des cachets dans le liquide. Elle boit cul sec⁵. Puis,
 elle penche doucement la tête sur le côté, et se met à fredonner :

1. **Châtié** : sans incorrections.
 2. **Robes à smocks** : robes avec des fronces décoratives.
 3. **Fellation** : stimulation buccale du sexe de l'homme.
 4. **Opercule** : pièce servant de couvercle pour le conditionnement des ali-
 ments.
 5. **Cul sec** : d'un trait, sans pause (familier).

77

«un potiron tournait en rond, et le chou-fleur se dandinait avec
 entrain...». Elle ne connaît ni le début ni la fin de la comptine.
 Juste cette petite phrase qu'elle chantonne en caressant son
 255 ventre. Sophie est enceinte. Elle dit à son enfant de ne pas naître.
 Le monde est méchant. Il y a des gens qui vous suivent. «Il ne
 faut pas sortir... et le chou-fleur se dandinait avec entrain.»
 De l'autre côté du mur, il y a une autre pièce. Une large vitre
 permet de voir ce qu'il s'y passe. Dans le fond, il y a une salle
 260 de bains. Avant, cette pièce était une chambre. On y logeait des
 femmes malades. À présent, elle est vide. Des femmes y viennent,
 avec des chaises. Elles se font des tresses, en parlant un dialecte
 d'Afrique centrale. Elles grignotent sans arrêt des chips de plan-
 tain. Personne ne remarque leur hyperphagie¹. On se dit que
 265 leurs formes généreuses font partie d'un phénotype². Ce sont des
 caractéristiques ethniques. Elles le croient aussi. Elles mangent,
 et ne se font pas vomir. Elles gardent tout à l'intérieur. Elles
 parlent beaucoup, à voix haute. Pourtant, elles ne disent rien d'elles-
 mêmes. Comment et pourquoi elles sont ici. On devine leur âge,
 270 non pas à leurs traits, mais à l'épaisseur de la taille. La tren-
 taine passée, elles ont souvent le ventre rond. Elles ne sont pas
 enceintes. Elles ont des fibromes³. Plus souvent que les autres
 femmes. On ne dit pas pourquoi. Peut-être ne le sait-on pas. C'est
 275 comme ça. Les femmes africaines portent toujours un fardeau.
 Elles l'acceptent. C'est l'ordre des choses. Elles lisent la Bible.
 Elles croient. Elles espèrent.

1. **Hyperphagie** : fait de trop manger.
 2. **Phénotype** : ensemble des caractéristiques apparentes d'un individu.
 3. **Fibromes** : tumeurs formées par du tissu fibreux.

78

III

Le réfectoire ressemble à une immense salle de bains, avec
 ses carreaux de faïence aux murs et au sol. Les voix des femmes
 y sont un incessant bourdonnement. Elles ont tous les âges.
 280 Certaines sont très jeunes. Des adolescentes. Déjà seules. Déjà
 là. Les fenêtres sont une fente barrée tout en haut des murs. Nul
 ne peut les atteindre. L'air y passe, diffusant avec parcimonie¹ le
 souffle indispensable à la vie. Les cantinières viennent des îles.
 Toutes. On ne sait pas pourquoi. On a admis l'idée qu'elles ne
 285 feraient que cela : servir et nettoyer. Elles sont aussi courbes et
 rebondies que les Africaines. Elles ont la même couleur. On ne
 les voit pas lire la Bible, mais elles portent un médaillon à l'ef-
 figie de² la Vierge, ou d'un saint quelconque. Elles servent des
 sauces trop grasses, de la viande trop cuite, du riz plein d'eau.
 290 Nous faisons la queue. Ce repas est gratuit. Les cantinières sont
 gentilles. Elles nous sourient. Elles savent quelque chose de nous.
 Elles aussi sont enfermées ici, pendant de longues heures, tous les
 jours. Lorsqu'elles quittent leur blouse blanche pour rentrer chez
 elles où elles ont un mari et des enfants, elles ne nous oublient
 295 pas. Elles ne connaissent pas toujours nos prénoms. Nous ne
 pouvons pas vraiment leur parler. Elles servent et sourient.
 Parfois, elles se font engueuler. Certaines femmes sont contentes
 d'avoir quelqu'un à leur service. Elles en profitent. Donnent des
 ordres, se plaignent de la qualité des repas, renversent exprès
 300 leur plateau.

Il n'y a jamais le moindre silence, derrière la porte noire. Trop
 de femmes. Trop d'histoires. Véronique s'assied près de moi, à
 l'heure du déjeuner. Elle est grande, fine, toujours bien habillée.
 Lorsque les dames des beaux quartiers viennent à la porte noire
 305 déposer les vêtements dont elles ne veulent plus, Véronique sait

1. **Avec parcimonie** : en petite quantité (terme péjoratif ici).
 2. **À l'effigie de** : représentant.

79

choisir ce qui lui ira. Elle sort ensuite, avec cette démarche distinguée qui ne laisserait jamais imaginer qu'elle n'a pas de maison. Les tenues des saisons précédentes sont élégantes, sur elle. C'est du *vinage*¹. La pointe de la mode. Dehors, elle ne fait rien de spécial. Elle ne rend pas de visites. Elle laisse les regards glisser sur elle. Des hommes lui disent qu'elle est belle. Elle va un peu à l'Agence nationale pour l'emploi. Son profil est complexe. Véronique a quarante-deux ans, même si elle en paraît dix de moins. Elle est seule. Avant, elle était danseuse. Elle faisait des tournées dans le monde entier. Elle parle plusieurs langues. Sans accent. Pourtant, elle est ici, dans ce gros entonnoir dont peu sortent définitivement. Du temps de sa vie d'artiste, elle ne songeait pas au lendemain. Ce jour où elle lèverait la jambe moins haut, le moment où des accidents lui auraient laissé trop de séquelles pour continuer. Elle n'a rien épargné, rien prévu. Elle vivait pour l'art. L'effort soutenu des répétitions quotidiennes. La griserie des applaudissements.

Sur le CV² de Véronique, il n'y a rien. C'est ce que dit l'Agence nationale pour l'emploi. Rien. Comme pas d'existence. Comme pas de trace à laisser, lorsqu'on sera partie. Ses années de danse ne sont pas une expérience professionnelle. Elle n'a pas fait partie de grandes compagnies. Une chute lui a laissé une très légère claudication³. Elle souffre du dos. Elle ne peut plus danser, pas même pour faire de l'animation, pendant des goûters d'anniversaire. Elle connaît plusieurs langues, mais pas le traitement de texte. « Comment voulez-vous trouver du travail ? Femme de ménage, je ne vois que ça. » Elle accepte. Même si elle a mal au dos. Elle cherche une situation. Parce qu'il le faut. L'assistante sociale qui s'occupe de nous lui a dit de faire vite. Une femme

1. *Vintage* : se dit d'un vêtement ou d'un accessoire d'époque passée redevenu à la mode (terme anglais signifiant « ancien », « d'époque »).

2. *Le CV* : le *curriculum vitae*, document sur lequel on indique les étapes de son parcours de formation et de son parcours professionnel.

3. *Claudication* : fait de boiter.

deçà. La plupart d'entre nous. Pour toujours. Lorsque je pousse la porte, un rayon de soleil ardent m'éblouit. Mes yeux s'accoutument à la clarté, après un ou deux clignements. Véronique est devant la porte. Dans la rue. Elle danse. C'est ce qu'elle pense. Les passants la regardent. Elle fait la révérence. Ils applaudissent. Puis elle s'arrête. Personne n'attend le hurlement qu'elle pousse. Elle ôte sa jupe, sa veste, son chemisier. Elle ne porte pas de sous-vêtements. Rien que des collants, filés à l'arrière-train.

De sa bouche, elle extirpe un bonbon rouge qu'elle suçait. Elle le contemple comme si l'agissait d'une pierre précieuse. Un filet de salive lui suinte à la commissure¹ des lèvres. Tout doucement, elle se met à bouger la tête. Elle a une chanson dans la tête, que nous n'entendons pas. Les passants la regardent. Moi aussi. De l'intérieur du centre, la caméra la voit. Personne ne sort. Elle n'a pas essayé d'entrer. Elle observe le bonbon, et des larmes lui viennent. Bientôt, leur flot abondant lui baigne le visage. Elle lève la tête vers la porte noire devant laquelle je me tiens, interdite². Elle fait mine de s'approcher, se retient. Elle pousse un cri guttural³, sauvage. C'est moi qu'elle regarde, les larmes aux yeux, lorsqu'elle dit : « Maman, Maman... »

Un jour, je quitte le 166. Je tiens mon sac à la main. Je marche droit devant. Pas encore vers un appartement. Pas encore vers l'existence sociale. Un autre lieu de transit m'attend, où je serai gardée plus longtemps. Il n'y aura plus, aux premières heures du jour, ces grands coups frappés à la porte de la chambre pour qu'on sorte, qu'on nous voie. Il y aura encore un couvre-feu, mais également, des autorisations de sorties. Pour aller voir la famille un week-end. Pour fréquenter un homme. Jouer à être comme tout le monde. S'y préparer. Je ne mets pas les pieds dans le

1. *À la commissure* : aux coins de la bouche, là où les lèvres se joignent.

2. *Interdite* : sans savoir quoi dire ou faire.

3. *Guttural* : du fond de la gorge.

335 sans enfants n'est pas prioritaire. Elle doit laisser la place. Trouver un emploi, ne plus déranger personne. Elle se souvient de l'autre Véronique. Celle que les messieurs courtoisaient. Aucun n'est resté. Ils n'ont fait que passer. Elle n'a plus que des photos. Aucune de ces hommes. Seulement celles qu'ils ont prises d'elle. Elle me les montre.

Véronique a des frères. Deux. Ici, dans cette ville. Ils ne se parlent plus. Je ne veux pas savoir pourquoi. Elle ne le dit pas. Elle ne peut rien leur demander, c'est tout. Elle a une mère, aussi. Quelque part aux Antilles. Une maman qui cuisine à merveille des sauces au fruit à pain, qui fait un *blanc-manger*¹ divin. Elle dit que sa mère ne l'aime pas. Elles ne se parlent plus, depuis qu'elle a quitté la maison. Il y a bien vingt ans. Elle n'a personne. Elle n'est plus rien pour personne. Elle ne le dit pas, mais elle a peur de quitter le centre. Elle fume des cigarettes, laisse une trace de rouge à lèvres sur le filtre. Sa voix est rauque et douce à la fois. Elle parle lentement. Elle articule bien. Un jour, je ne la vois plus. Ni ce jour-là, ni le lendemain. Une femme me dit qu'elle a trouvé une place dans un hôpital. L'assistante sociale l'a envoyée dans un hôtel social, pour quelques mois. Le temps de trouver un logement, sans doute une chambre de bonne. Elle a de la chance. Elle va s'en sortir. Bien des femmes quittent le centre sans aucune solution.

Un après-midi, je passe la porte noire. Je veux me rendre rue de Joinville, où se situe une annexe du centre. C'est là que nous recevons notre courrier. Des enveloppes s'empilent par dizaines. Il est toujours très difficile de savoir si une lettre nous attend. Elles ne sont pas classées. Elles s'accumulent, avec nos noms dessus, qui ne veulent plus rien dire. Les noms servent aux existants. Ils les définissent, les situent. Nous n'appartenons plus à cette catégorie. Nous n'allons réclamer notre courrier que pour feindre d'être encore au monde. Nous savons que nous sommes en

1. Sorte de flan. (NdA)

XIX^e arrondissement de Paris, qui m'apparaît frappé du sceau de la misère. Ce n'est pas vrai, bien sûr. Il y a, non loin du centre d'hébergement d'urgence, des vies ordinaires. Des gens simples, normaux, comme on dit. Beaucoup ne savent pas qu'un tel lieu existe, à quelques minutes de marche des Buttes-Chaumont où les mariés prennent la pose sous un soleil radieux. Je passe la porte noire un jour, et ne me retourne pas. Pourtant, j'emporte tout. Les hurlements au milieu de la nuit. La voix de celle qui parle dans son sommeil. Les pleurs. Les disputes. Les corps de ces femmes qui n'ont plus leurs règles, qui voient du jour au lendemain des poils leur pousser sur le ventre, sous le menton. La solitude qui amène, au bout d'une énième nuit blanche, d'abord des attouchements inattendus, puis une sexualité dont on ne se passera plus. Tous les secrets des écartées. Ce que le 166 leur a révélé d'elles-mêmes. Ce qu'il leur a dérobé. J'emporte tout. Un concentré de douleurs. Des existences défaits qui ne se referont pas. Et puis, surtout, la question : qui sont ces êtres fragiles, ces femmes qui déambulent un jour hors des voies balisées et qui tombent ? Il serait simple de prétendre qu'elles sont tout le monde, n'importe qui. On pourrait dire qu'il suffit d'un rien, d'un choc imprévu, pour devenir une exclue. Ce n'est vrai qu'en partie. Celles qui chutent portent souvent en elles une faille ancienne qui devient un jour une béance¹. Elles ont rêvé de travers pour se réveiller en plein cauchemar, à ne savoir quoi faire pour rebrousser chemin. Elles ont cherché l'amour avec acharnement, toujours au mauvais endroit. Leurs hommes leur ont manifesté la violence et le mépris qu'elles pensaient mériter. Elles se sont droguées pour n'accéder jamais qu'à une version truquée du paradis. Alors, elles ne peuvent plus dormir sur un lit. Alors, elles se déshabillent dans la rue en appelant une mère qui les a oubliées. Alors, elles ont peur des enfants même quand elles en portent un. Elles ne sont pas exactement tout le monde. La plupart des gens ne se déchirent pas aussi

1. *Une béance* : une grande déchirure (sens figuré).

irréremdiablement. Les femmes du 166 et celles des maisons simi-
laires que la ville cache sont des fillettes blessées. Elles ont grandi,
430 et la blessure aussi. Lorsqu'elles cheminaient le long des préci-
pices, personne ne les a vues. Elles marchaient encore. On n'a
pas fait attention. Ou on n'a pas voulu. C'était trop compliqué.
Les femmes du 166 sont caractérielles¹ depuis toujours. Quelque
chose en elles effrayait déjà quand elles étaient petites, quand
435 elles portaient des couettes et des robes à smocks. Lorsqu'elles
deviennent adultes, cette force se déchaîne pour gifler les assis-
tantes sociales, pour décrocher les barreaux pourtant fermement
accrochés aux fenêtres. Elles s'en font des armes pour se lancer
dans des bagarres où ce n'est pas l'autre qu'elles veulent attein-
440 dre, mais elles-mêmes. C'est à elles-mêmes qu'elles en veulent
le plus. Elles n'essaient pas de se sauver. À présent qu'elles sont
tombées, elles ne rêvent plus. Parfois, elles attendent seulement,
comme moi, le jour de la sortie. Ensuite, elles s'arrangent comme
elles peuvent avec la vie. Elles n'y reviennent jamais vraiment, à
445 la vie. C'est trop tard.

1. *Caractérielles* : qui ont des troubles du caractère et un comportement exagérément agressif à l'égard de leur entourage.